Préface

Nadia Setti
Université Paris-VIII (France)

Depuis les manifestes féministes des mouvements des femmes des années 1970, nous entendons encore résonner ces mots, ces phrases d'incitation : « Écris-toi ! Écris ton corps ! » « *Our body, Ourselves !* » Dans plusieurs langues, ces mots ont traversé les frontières, autant de cris qui ont rompu de longs silences. Beaucoup de femmes ont commencé à écrire, à *s'écrire* pas uniquement en réponse à ces incitations, mais en cherchant dans la langue commune – la langue de l'autre – les mots pour se dire, pour articuler ce qui, dans les textes et les discours masculins, ne se disait pas, ne s'écrivait pas, ou alors uniquement entre les lignes. Des images effacées, des désirs inassouvis, des révoltes étouffées. Un véritable remue-ménage dans le symbolique et l'imaginaire dont on a détecté les signaux à travers toute la littérature (mondiale) et qui n'a cessé de produire des effets dans les écritures, majoritairement des autrices, mais aussi chez quelques auteurs. Si le « devenir femme » était pour Simone de Beauvoir, surtout un « devenir sujet » dans la langue, mais aussi bien entendu dans le social, l'histoire, la culture, on a vu comment la littérature s'est saisie de cette invitation / injonction et a produit des textes, des récits, des personnages qui sont autant d'interprétations de ces nouveaux sujets déclinés au féminin. Des protagonistes qui s'échappent de la condition de « femmes-objets », de « choses » sans parole, et qui dénoncent leur oppression, articulent leurs désirs, agissent dans les espaces jusque-là réservés aux hommes, et au pouvoir masculin.

Dans les textes des écrivaines africaines ou maghrébines de ces dernières décennies, on retrouve tout à fait la violence, la passion ou l'exaltation de ces mots vibrants, de ces naissances à l'écriture préconisés dans certains manifestes féministes. Elles ont inventé, élaboré, relancé ces langues sauvées, ces langues du corps qui donnent à imaginer une autre réalité corporelle, mais aussi les conflits et les tiraillements des rapports des sexes, les ambivalences du désir et les aléas de la sexualité. Bien sûr, plus que les auteurs masculins, elles se confrontent par l'écriture, aux traditions, aux multiples formes de domination qui ont assigné les femmes et le féminin dans des positions d'infériorisation et de subordination. Leurs personnages féminins ne sont pas toujours victorieux, elles sont en proie aux tiraillements, aux ambivalences et aux échecs. Certaines sont décidément mauvaises. C'est d'ailleurs ce que la mythologie, le patrimoine des contes nous a montré, il y a des Médée, il y a des puissances menaçantes

et mortelles qui traduisent, très souvent, les angoisses, les peurs que suscite le féminin incarné, notamment à travers la figure de la mère.

Dans les ouvrages désormais classiques du féminisme, je veux dire *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir [1], *Le Rire de la Méduse* de Hélène Cixous [2], le corps est au féminin, mais de façon contrastée et historicisée. Dans la continuation d'une opposition platonicienne entre corps et esprit, bas et haut, corps et intellect, de Beauvoir situe le corps féminin du côté de l'immanence, et y voit la principale entrave pour que la femme devienne véritablement un sujet, c'est à dire puisse s'accomplir intellectuellement à travers la transcendance. Ou, différemment, s'écrire, à savoir trouver des sorties par l'écriture, en tant que passage et transformation, et non pas déni et refoulement ou sublimation [3]. C'est par là aussi que passe la libération des femmes, en s'affranchissant de tout ce qui les retient dans la soumission, la passivité, la matérialité, à savoir la maternité, la domesticité, la réification du corps. Inutile de dire que la psychanalyse (freudienne), en définissant la sexualité masculine comme active et la féminité comme passive, ne pouvait qu'être fortement contestée par le féminisme, jusqu'aux études récentes sur le sexe féminin qui ont enfin démontré à quel point le clitoris a un rôle fondamental dans le plaisir féminin, alors que pour Freud l'accomplissement de la sexualité était l'investissement du vagin, complémentaire du pénis. Or la recherche scientifique a pendant longtemps négligé cette partie de l'anatomie du corps féminin, de même que les idées philosophiques et religieuses ont minimisé ou refoulé le plaisir et la sexualité féminine (du moins dans le monde occidental).

Le féminisme des années 1960-1970 a changé remarquablement la vision du corps féminin et de la sexualité, des relations entre la subjectivité et la sexualité. Si les luttes pour l'émancipation ont marqué la première moitié du siècle (droit de vote, légalisation de l'avortement, contraception), les luttes pour la liberté et la libération des femmes élargissent le champ de confrontation : à partir du moment où le personnel est politique, la séparation dedans / dehors, qui assigne le premier au féminin, et le deuxième au masculin, est effacée. Cela signifie que le corps et le désir féminins sont engagés dans des processus de libération qui s'affrontent à plusieurs obstacles, puisque la domination et le pouvoir s'exercent sur plusieurs niveaux et espaces, celui du travail, de l'économie, de l'agora politique, mais aussi au sein des rapports intimes, ceux du foyer et principalement des rapports de sexe. L'intime acquiert d'autres résonances et significations, pas uniquement celle de la confidence et des conversations entre soi, mais en tant que véritable questionnement qui bouscule les stéréotypes et inquiète la domination masculine.

Cet Autre, dont parlait Simone de Beauvoir dans Le Deuxième Sexe [4], se multiplie, se pluralise, s'élance individuellement et collectivement dans une « révolution » aussi bien symbolique que politique et sexuelle, dans l'invention d'un « je » différent, insaisissable, embarrassant. On attend (et pas à tort) de l'écriture des femmes un autre

1. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Folio Essais, 2 volumes, 1949, 1976.
2. Hélène Cixous, *Le Rire de la Méduse et d'autres ironies*, Paris, Galilée, 2010.
3. Voir notamment les pages de Cixous dans l'essai *Le Rire de la Méduse* ou également « La venue à l'écriture », in *Entre l'écriture*, éditions des femmes, 1986.
4. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, I, Folio Essais, 1949, 1976, p. 17.

imaginaire, une nouvelle vision du monde, inédite, imprévue [5]. Qu'elles s'approprient ou pas le terme *écriture féminine*, elles se jettent dans la littérature comme dans un territoire moins à conquérir qu'à (ré)inventer ou à recréer.

Et cela à plus grand titre que ce monde, ces pays de naissance sont marqués par les déchirements et les guerres d'indépendance contre les anciens colonisateurs, et par les retombées culturelles et sociales des colonisations et des histoires d'esclavage et de déportation. C'est ainsi que la conquête de la langue s'accomplit par un geste d'appropriation à plusieurs titres, en tant qu'ex-colonisés et en tant que femmes émancipées de ses liens et des oppressions.

Certes c'est bien par la langue de l'autre [6], la langue du colon, que ces textes s'écrivent, et les femmes en ont pleine conscience, d'où leurs constantes tentatives de « faire la différence », de re-marquer les lieux de confrontation comme des espaces d'émancipation, de changement, d'esquive. Et aussi, éventuellement, de défaire le genre, quand celui-ci s'installe comme partition dichotomique, binaire, de la norme identitaire et sexuelle. On peut se demander si cet immense processus d'appropriation ou réappropriation de l'ordre symbolique a véritablement changé l'imaginaire du corps. J'aurai tendance à répondre affirmativement : il n'est pas difficile d'observer des changements au niveau des représentations et des narrations, qui certes vont avec des changements au niveau social, culturel, politique. Les phénomènes d'émancipation sont toujours multiples et solidaires les uns aux autres.

Sans que ce soit l'objectif majeur, ce volume nous propose un relevé d'innombrables personnages féminins, héros ou héroïnes créés par les romancières et romanciers de la littérature francophone la plus fertile entre XX^{e} et XXI^{e} siècles. Autant de configurations de l'identité genrée qui montrent à quel point cette exploration d'autres voies/x de la subjectivité et des rapports de sexe dans les sociétés contemporaines peut alimenter de nouvelles narrations, sur le plan thématique et stylistique. Il est significatif que bon nombre d'articles s'attachent à prendre en compte les caractéristiques textuelles comme faisant partie essentielle de ces mutations des représentations que ces figures sont censées incarner dans le champ littéraire. D'autre part, il est peut-être inévitable de passer par quelques catégories générales qui risquent d'essentialiser davantage des figures en mutation, telles que « la femme africaine ». Cependant on doit noter que chacune de ces entreprises narratives et littéraires travaille d'arrache-pied, précisément avec les Idées et les Représentations, qui subsistent dans les discours sociaux, culturels, et tout particulièrement, politiques qui façonnent le genre. L'accent mis tout au long sur la métamorphose, la mutation, la transformation est un signal significatif de la dimension historique [7] aussi bien des relations que des concepts de genre utilisés pour analyser à la fois l'ensemble littéraire et textuel et le panorama historique qui émerge à travers des récits ouvrant des espaces critiques et des alternatives socio-culturelles.

5. *Cf.* Françoise Collin, *Je partirais d'un mot*, éditions FUS Art, coll. « Textes / Femmes », 1999 ; de la même autrice, *Parcours féministe* avec Irène Kaufer, éditions LABOR, 2005.

6. *Cf.* Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'Autre*, Paris, éditions Galilée, 1996.

7. Que l'on songe à l'immense bibliographie sur l'histoire du corps. Quelques titres : A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello, *Histoire du corps*, 3 volumes, 2005, 2011, 2015 ; M. Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Seuil, 1976 ; Elsa Dorlin, *La Matrice de la race*, La découverte, 2008, 2009 ; Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités*, Philosophies, PUF, 2008.